

LE CHANTIER DE MONSIEUR PIERRE

MEHDI MAHFOUDH



« *Les saints vont en enfer.* »

Gilbert Cesbron.

EXTRAIT

1

Mercredi 27 Juillet 2011, il fait 21° à Paris, un temps de chien à quelques jours du début du mois d'août, le sacré-saint-mois du congé tant attendu de mes parents. Tout est prêt pour enfin prendre la route, quitter Paris et ses périphériques bruyants et partir chez mes grands-parents qui habitent à Rocamadour, un pèlerinage annuel au pied du canyon d'Alzou. D'après mon paternel, ce voyage « essentiel et vital est une renaissance où les corps se ressourcent d'air pur et les âmes ressuscitent grâce au Saint-Sauveur » !! Amen !

Pour ma sœur et moi, cette expédition était notre punition annuelle, un vrai calvaire proche du supplice divin ! Ma sœur a neuf ans, l'âge ingrat chez les filles, les boutons d'acné commencent à fleurir et éclore sur son visage déjà pas très agréable, son appareil dentaire ne tenait pas vraiment en place ce qui rajoutait à sa voix stridente des gazouillis déplaisants et pénibles à supporter. Moi, j'aurai seize ans le 11 septembre prochain, tout le monde m'adresse un sourire moqueur et un regard étonné quand j'annonce ma date de naissance ! Je n'y peux

rien si je suis né un 11 septembre, je ne savais pas que six années après mon premier cri, un fou barbu allait faire exploser des avions contre des tours à New York ! Nous habitons dans un bel appartement à la rue Richer dans le neuvième arrondissement, à quelques mètres des Grands Boulevards et à deux minutes à pied des Folies Bergères. Un quartier « pas très catholique » comme dirait ma grand-mère mais moi, je l'adore. Les gens ne dorment jamais, hiver comme été, les rues sont agréablement animées, gaiement pleines, et puis on peut traverser tout Paris à partir de ma rue. Je descends aux Halles à pied, l'Opéra est à deux pas, le Rex est à trois rues, bref, j'adore mon quartier. Je n'ai pas beaucoup d'amis, ma mère est un peu inquiète : « Victor, à ton âge, les ados sortent, s'amuse en groupe, font les quatre cents coups... ». Décidément, ma mère n'est pas vraiment contente d'avoir un fils modèle, comme ceux décrits par la Comtesse de Ségur et ses contes irréalistes ! Elle voudrait plutôt un fils qui rentre à deux heures du matin, bourré et qui plane avec une danseuse des Folies Bergères en option !! Je suis un ado plutôt « génération internet », j'ai plus de comptes facebook que Mark Zuckerberg et là, mes amis de la toile se comptent par milliers. Je tchatte avec eux toutes les nuits, jusqu'à l'aube et je profite de mes deux heures d'espagnol à huit heures pour bien dormir.

Nous partons donc dans quelques jours à Rocamadour, chez les parents de papa. Ma grand-mère est une bonne vieille française du terroir, comme on n'en fait plus ; elle aime la bonne chair, le bon vin et ses petits-enfants qui le lui rendent bien. Mon grand-père est plutôt de type grognon, il râle tout le temps, rien ne lui plaît, il râle quand il pleut, il râle quand il fait beau, il

rôle quand mamie cuisine ses fameux plats du sud, il rôle quand mamie se met au régime et ne cuisine plus rien, bref c'est un râleur éternel (dixit maman !!). Mon grand-père est d'origine allemande, enfin sa grand-mère était une allemande de pure souche et son grand-père un franco-algérien, ils se sont connus à Hambourg et sont venus vivre en France. Depuis, ils ont fait des enfants, des petits-enfants et toute la tribu. Du côté de ma mère, c'est encore plus compliqué ! Sa maman est d'origine juive non pratiquante qui a vécu en Israël pendant plusieurs années et son papa est originaire du nord, une petite ville de huit mille habitants appelée Falaise au sud de Caen, dans le Calvados. Du coup, mes origines sont une vraie ratatouille à la sauce bouillabaisse ! Je suis franco-arabo-judéo-germanique ! Mais au fond je m'en fous, c'est plutôt ma sœur, du haut de ses neuf années stériles de vie qui en fait une affaire d'Etat, un problème existentiel, ontologique ! Elle dresse les arbres généalogiques de nos familles en posant des questions débiles et idiotes à mes parents qui prennent leur mal en patience en essayant d'éclaircir ses origines obscures. Ma sœur est un cas, un cas très intéressant pour les pédopsychiatres.

Il est à peine midi, c'est le dernier jour de travail pour ma mère. Elle est infirmière à l'Hôtel Dieu au service des urgences. Elle adore son travail et pour nous, ça nous fait des tonnes d'histoires, interminables et sans fin à écouter tous les jours dès son retour. Papa, quant à lui, travaille « *dans l'art* », comme il l'aime bien le dire, en fait il est technicien de son dans une salle de spectacle à Paris dans le quartier de Montparnasse, le Bobino. Il m'y a amené à plusieurs reprises, je suis monté sur la scène et j'ai joué à la star qui se fait applaudir par une salle vide, j'ai adoré. Par ailleurs, il

est conseiller artistique à la Mairie de Paris, il aide à la conception des projets culturels de la ville et à l'aménagement des espaces conçus à cet effet. Il a fait un stage de deux ans en Allemagne afin de perfectionner ses connaissances en la matière.

Ma sœur commence à râler dans son coin : « Victor, tu peux lâcher ton ordi et mettre la table s'il te plaît, c'est ton tour aujourd'hui ! », j'ai mis mon casque et augmenté le volume des chansons qui passaient en boucle sur mon PC, ces jours-ci, je suis tombé sous le charme d'Amy Winehouse à laquelle je me suis intéressé subitement juste après sa mort tragique. C'est vrai, c'est un peu con mais ce qui l'est encore plus c'est qu'elle va vendre plus de disques morte que vivante ! Les sites de téléchargement s'emballent et elle est classée numéro UN au top 50. La vie est bizarre, stupide, déraisonnée, mais c'est la vie.

Sur les airs tristes de « *Back to Black* », la musique s'est coupée, je suis sûr que c'est encore un coup de Sarah mais c'est mon ordinateur qui s'est éteint subitement. Sarah arrive en courant dans ma chambre : « Victor, il y a un truc pas normal qui se passe, un truc louche, viens voir... ».

Elle me fait signe de regarder les ampoules allumées dans le salon et la cuisine, « Ce n'est qu'une baisse de tension petite conne, ça va repartir t'inquiètes !! ». En effet c'est reparti mais d'une manière tellement intense que tout a explosé à la maison, la télévision, mon ordinateur, celui de papa, le micro-ondes, le sèche-cheveux de maman, un énorme feu d'artifice s'est déclenché comme par magie des ampoules qui ornent les lustres de la maison. Mon premier réflexe (d'ailleurs inexplicable et déraillé) me fit jeter sur ma sœur et la protéger contre

tous ces projectiles qui volent et s'envolent entre les murs de notre appartement. Sarah est pétrifiée et n'arrête pas de crier, de hurler comme une malade, décidément cette consultation de pédopsychiatrie va s'avérer indispensable, enfin après avoir compris ce qui nous arrive comme catastrophe. Moi aussi je suis pétrifié, tétanisé, mais j'essaie de garder mon calme, faire l'homme et protéger ma petite sœur. Mais qu'est-ce que je raconte, je deviens gentil et aimant tout d'un coup, qu'est-ce qui me prend ?

*“Back to black...
We only said good-bye with words,
I died a hundred times,
You go back to her.
And I go back to...
I go back to us...
We only said good-bye with words,
I died a hundred times,
You go back to her.
And I go back to...
Black, black, black...”*

2

Et puis plus rien, le calme, le silence, soupçonneux, bizarre, suspect. Sarah a la voix enrouée et arrive à peine à me murmurer : « Tu peux te lever s'il te plaît, tu m'écrases, j'étouffe ». Je me lève doucement, prudemment de peur de heurter quelque chose qui serait tombée du toit ou du ciel ou de je ne sais où. La maison est comme qui dirait un ouragan qui l'a dévastée, non pas le gentil ouragan de Son Altesse Stéphanie mais bel et bien une tornade, un tourbillon, une trombe destructrice et ravageuse que seul Son Altesse le Divin peut nous en fabriquer. La porte d'entrée s'ouvrit d'une façon tellement soudaine, entraînant un bruit sourd que j'ai cru un moment à un retour du cyclone démolisseur. Ma mère, debout sur le palier de la porte est ahurie, hébétée, comme frappée par cette foudre céleste. Sarah courut vers elle et se jeta dans ses bras : « Je te jure maman, ce n'est pas moi. C'est Victor et son ordinateur et tous ses fils qui traînent partout dans la chambre, je te jure maman ». Je lance à ma sœur un regard qui signifiait « J'aurai dû te laisser crever sous

les étincelles brûlantes des ampoules et les débris de verre qui planaient sur toi ! ».

« Non ma chérie, c'est plus grave que ça, beaucoup plus grave. »

Je connais cette intonation que donne ma mère à sa voix, elle l'avait déjà prise pour annoncer à mon père ma chute et la fracture de mon tibia il y a deux ans ou encore pour lui annoncer le jour où Le Pen s'était retrouvé au second tour des élections présidentielles. Oui, avec cette intonation, la situation devait être vraiment et sérieusement grave.

« Les enfants, c'est une attaque nucléaire lancée par un dictateur arabe qui s'appelle Kadhafi, il a promis de détruire le monde, d'anéantir la terre, il a fait une démonstration il y a une heure du millième de ce qu'il s'apprêterait à exécuter si jamais les dirigeants occidentaux n'obéiraient pas à ses ordres ! »

Un « Oh putain ! » jaillit de mes lèvres et ma mère me sortit son éternel « Victor, voyons ! » mais rapidement suivi d'un inhabituel « Oui, putain de chez putain, je ne sais pas quoi faire ! On nous dit, en bas, de se rassembler au coin de la rue, de s'éloigner des immeubles, je ne sais pas quoi faire ! Et votre père ne répond pas à son putain de téléphone, putain de merde, je fais quoi ?? ».

De mes quinze années de vie, jamais ma mère n'a autant prononcé le mot « putain » en un laps de temps si court ! La situation est vraiment « putainement » sérieuse !!

Une attaque nucléaire, mais il est sérieux ce Kadhafi ? Et puis c'est quoi au juste une attaque nucléaire ? Nous allons tous devenir des *aliens* ou des aliénés ? Je cherche ma maman des yeux, elle est déjà

enfouie sous les décombres pour essayer de sauver ce qui reste à sauver, à récupérer ce qu'on a de précieux dans la maison, ses bijoux, l'argent caché dans le petit coffre dans l'armoire de la chambre à coucher. Ma maison ressemble à un tas de pierres, ma maison ne ressemble plus à rien désormais. Tout d'un coup, je me rue à la salle de bain en faisant attention à ne pas me blesser, je jette un regard craintif au tiers intact du miroir qui pend sur le mur, c'est bon, je suis encore un être humain normal, je n'ai pas encore trois yeux ni des oreilles allongées ni un trou béant à la place du nez. Mais je pense que l'effet des rayons n'est pas immédiat. J'essaie de chasser ces idées négatives de ma tête et je m'apprête à aider maman dans sa tâche quand un léger tremblement se fit ressentir sous nos pieds.

« Il faut vite sortir les enfants, vite, l'immeuble va s'écrouler. Victor prend ce sac, Sarah viens par-là, je vais te porter ».

Dans la rue, ma rue, les gens ont tous la même expression d'incompréhension, d'affolement, de peur, d'effroi et de terreur.

« On suit la foule Victor, je crois qu'on devrait se diriger aux Folies pour nous rassembler tous là-bas ».

Et si c'était une caméra cachée, une énorme caméra cachée internationale produite par une grosse boîte de production américaine qui a habillé un homme en Kadhafi, fait un énorme tremblement de terre sans ondes et filmé tout ça, dans dix ans, quand on regardera ça, on s'amusera de notre peur et de notre bêtise à avoir réagi de cette manière. Mais oui c'est ça, c'est une caméra cachée. Je souris, inconsciemment.

Sarah pleure ; des larmes coulent sur ses joues, silencieusement. Ma mère a les traits tirés, crispés, raidis. Je déteste voir ma sœur et ma mère ainsi. Mais que fait papa ? Où est-il en ce moment ? Ma mère dit quelque chose qui glaça mon sang et me ramena brutalement à la terrible réalité de la situation que nous vivons.

« J'espère qu'il est encore en vie, oh putain, oh Seigneur faites qu'il soit encore en vie ».

Mon père mort, ce n'est donc pas une énorme caméra cachée américaine avec un sosie de Kadhafi. C'est donc vrai, on va tous devenir des *aliens*. Une queue interminable se tient devant les Folies, les gens se tassent comme ils le peuvent le long de la rue Richer, la rue de Trévisse et la rue Sainte-Cécile. J'entends notre voisine, la vieille et sénile Madame Rostan dire que la queue s'allonge jusqu'à la Rue du Faubourg Poissonnière, il y a du monde dans mon quartier, un monde fou. Dans ce brouhaha de bébés qui pleurent, d'enfants qui hurlent, de femmes hystériques et de voix qui essaient de calmer la foule, un cri fit taire ce monde en une seconde et pour une seconde : « La Tour Eiffel est tombée ».

Ma mère est tombée à genoux par terre, tout comme la Tour Eiffel, faisant choir Sarah sur le trottoir : « Oh Seigneur, c'est donc la fin, la fin, oh Seigneur aidez-nous... ».

J'ai le cœur qui bat trop fort, je crois qu'il va s'arrêter d'un moment à l'autre. Mais de quelle fin parle-t-elle ? La mort ? Nous allons tous mourir ? Nous n'allons plus partir en vacances à Rocamadour, je ne terminerai jamais la partie de *Farmville* que j'ai entamée ce matin. Nous allons mourir sans voir papa, mes grands-parents et mes amis. C'est affreux,

comme toutes les morts d'ailleurs qui sont toutes affreuses ! Pourquoi celle-là serait-elle clémente ?

Je m'assois à côté de maman et de Sarah sur l'asphalte de la rue Richer. Décidément, cette attaque nucléaire nous a fait faire plein de bêtises, maman qui colle « putain » dans chaque phrase, elle nous regarde Sarah et moi assis sur la chaussée sans broncher ! C'est presque cool cette catastrophe, ou peut-être que les rayons commencent à agir ?

Et les histoires commencent à circuler entre ces personnes réunies par ce destin surprenant, « On a dévalisé les Galeries Lafayette, on a dévalisé le Louvre, on a volé la Joconde, le président est mort dans l'attaque... ». Bref, des propos délirants et abracadabrants que certains affirment être plus vrais que vrai.

Maintenant, une terrible résolution me traversa l'esprit, je ne verrai plus mon père, je ressens comme un poids sur le cœur, les larmes coulent sur mes joues et je me serre contre ma maman. Nous sommes seuls et abandonnés dans une foule d'inconnus, eux aussi seuls et abandonnés.

Les agents de sécurité et les pompiers se sont déployés dans tout le quartier. Ils distribuent de l'eau, du pain, du lait et quelques fruits. Les personnes malades et les bébés ont été mis sous des tentes de la Croix-Rouge. Certains voisins ont ramené des mini-postes de radio et essayaient tant bien que mal de capter quelques bribes des stations qui émettent encore. Les infos passent et repassent en boucle sur RFI faisant état des dégâts occasionnés jusqu'à ce moment, lançant des appels au calme à l'intention des citoyens et incitant les gens à faire preuve de solidarité et d'entraide. La journaliste, à la voix pas

très rassurée, dit que le chef de l'Etat doit s'exprimer d'un instant à l'autre et qu'il faut impérativement rester à l'écoute pour établir une conduite à tenir commune et unie face à cette catastrophe.

Maman se leva d'un bond : « Venez les enfants, si papa est encore en vie, je sais où le trouver, allons-y ».

De la rue de Trévisse et par la rue du Faubourg Poissonnière, nous suivons maman, Sarah dans ses bras et moi accroché comme je peux à sa jupe toute déchirée. Après vingt minutes de marche, en essayant de sauter sur les pierres et en évitant les fils électriques qui pendouillent, on arrive à la Rue Réaumur et on passe par la rue de Turbigo. Et dire qu'avec le métro, on mettait deux minutes pour arriver à cette station de chez moi. Et là, je pense aux gens coincés sous terre, dans les rames de métro ou de RER, écrasés par ces tonnes de pierres tombées du ciel, oh mon dieu ! Je m'accroche un peu plus fortement à la jupe de maman. On traverse le Quai de la Mégisserie et le Quai de Gesvres vers le Pont de Notre-Dame. Dans cette escapade vers le néant, je ne regarde que ma mère, des milliers de gens courent partout, crient, pleurent, appellent à l'aide, mais je ne vois que maman et je n'entends que maman : « Allez mon Victor, courage, on y arrive presque ». Le Quai de Corse est bondé de personnes qui priaient en direction de Notre-Dame, les bras vers le ciel, implorant l'assistance du Seigneur, ma mère est persuadée que la foi inébranlable de mon père l'amènerait ici, sur cette place des miracles où, par une simple oraison céleste, le drame disparaîtrait comme par enchantement. « Votre père doit être là, c'est certain, je suis sûre ».

Le président parle à la radio d'une voix entrecoupée par une mauvaise transmission ; il dit que nous devons rester tous unis face à cette tragédie qui a frappé notre nation et les pays démocratiques et libres et promet de venger les morts de la France. Si le président parle de morts, c'est qu'il doit y en avoir des centaines, voire des milliers ; les survivants deviendront un jour des *aliens*. Sur d'autres chaînes de la radio, les émissions parlent d'une réunion imminente du Conseil de la Sécurité qu'abritera la Maison Blanche puisque le siège des Nations Unies a été dévasté par le cataclysme, d'autres diffusent des messages des dirigeants du monde appelant à l'union face à la folie destructrice de Kadhafi, d'autres crient à une vengeance immédiate de l'OTAN par une frappe décisive et capitale contre Tripoli, d'autres par la voix du Pape et d'autres sages religieux appellent à la prière et à la sagesse. Une cacophonie internationale sur le parvis de Notre-Dame, jadis bondé de touristes venus admirer cette magnifique bâtisse gothique, cacophonie mêlée aux hurlements de certains auto-proclamés guides et qui essaient de rassembler les gens en groupes afin de pouvoir assurer l'aide nécessaire. Tout d'un coup, un silence de mort s'abat sur la place, un silence mystérieux, je regarde maman et je vois dans ses yeux une expression de peur et d'incompréhension. La radio va diffuser un message de Kadhafi au monde qui retient son souffle, un monde à la merci de ce fou furieux prêt à anéantir la terre en un clic.

La voix enrouée d'un homme sortit du haut-parleur de la cathédrale, un imposant haut-parleur réservé habituellement aux messes importantes pour s'adresser aux fidèles amassés les dimanches de grande affluence sur le parvis de l'Île de la Cité. Une voix éraillée

parlant dans une langue incompréhensible qui doit être de l'arabe mais une voix qui frappe par le ton déterminant et menaçant. La foule, baignée dans l'inconnu le plus total, est angoissée et horrifiée. Quel message est en train de nous transmettre ce *Terminator* du vingt-et-unième siècle ? Certains paraissant comprendre le contenu du discours murmurent des « Mais il est fou ! », « C'est un malade ! », « C'est un détraqué ! »... des phrases de ce genre.

A la fin de cette causerie énigmatique, des voix s'élevèrent pour des traductions hasardeuses des propos de Kadhafi, maman mit ses mains sur ses oreilles, Sarah et moi assis par terre, les mains agrippant sa jupe fleurie.

Le haut-parleur coupa court à ce brouhaha encore plus assourdissant que le bruit de la foudre : « Voici la traduction du discours, une traduction transmise à l'instant par l'Elysée :

Peuples de la Terre, au nom de Dieu le Miséricordieux, le Colonel Kadhafi vous parle.

Les dirigeants occidentaux pourris par le sionisme et aveuglés par l'argent sale du pétrole ont dirigé une guerre injuste et injustifiée contre ma patrie et mon peuple, tuant des civils innocents, massacrant par leurs bombes et obus des enfants, des femmes et des vieillards. Nous avons juré vengeance, vengeance et vengeance et le jour de la vengeance est enfin arrivé.

Ce jour signera la fin de votre civilisation de colonialisme et d'impérialisme immonde et vile.

Ce jour est celui de la naissance d'un monde islamique dirigé par une main de fer qui est la mienne, avec l'aide de Dieu le tout Puissant, pour rétablir l'équilibre écrit et décidé par le Saint Coran.